



## Rencontre avec Annemarie Dumais

Quand, au cours de l'une de nos récentes conversations téléphoniques, Annemarie me demanda pourquoi je voulais à tout prix qu'il y ait une entrevue avec elle dans la Revue d'Histoire du Bas St-Laurent, je lui répondis tout bêtement que je ne le savais pas. Et elle me répliqua, avec émotion, la voix étouffée par quelques sanglots, que c'était là la plus belle réponse que je pouvais lui donner. J'avais été insistante [depuis six mois je la harcelais sans cesse] mais je savais qu'elle serait finalement heureuse d'accepter. Femme d'intuition, elle avait compris que les cheminements de la pensée sont souvent obscurs à la conscience. Nous nous sommes rejointes et nous voulons partager avec vous, public-lecteur, les résultats de cette rencontre, rendus possibles grâce à la collaboration de Jacqueline Michaud, la meilleure amie d'Annemarie.

Car je dois vous avouer que je ne connais guère Mimi Dumais dans le sens courant du terme où l'on "connait" quelqu'un quand on sait comment il passe son temps, ce qu'il mange, les livres qu'il lit et les films qu'il préfère. Je connais sa voix grave, à la fois nostalgique et gaie, fait rare mais possible chez elle. Je connais la qualité, la profondeur de sa pensée humaniste et sa grandeur d'âme. Je connais à peine son travail d'artiste et le rôle important qu'elle a joué au sein de l'Office des communications sociales. Notre amitié se situe à un autre niveau qui relève du mystère et du sacré. Je devine, je "sais" depuis toujours qu'elle a des choses à dire, elle qui a passé sa vie à écouter les autres et à les aimer.

Le hasard fait souvent des miracles. Annemarie a vécu quelque temps dans mon village natal, Luceville. Elle était mère alors que je venais au monde. Toutes les fois que nous nous sommes vues ou parlées, elle m'a rappelé avec la tendresse qui accompagne les souvenirs précieux, un de mes mots d'enfants. Je m'entêtais à vouloir donner à son fils, Jean-François, le nom de mon père, François Jean.

Il y eut ensuite une longue absence, un long silence. Je ne me souviens plus précisément où nous nous sommes retrouvées. Probablement au Club de presse de Rimouski où elle représentait l'Office des communications sociales et dont j'étais membre à titre de journaliste, mais je me sentais trop jeune et surtout trop timide pour parler à cette grande dame au visage de camée, sage, douce, qui voyait souvent des gens célèbres, et qui cachait derrière un sourire triste une humilité de philosophe. Remplie de ces moments d'autrefois, que je viens de mentionner, Annemarie me regardait comme si je faisais partie de sa mémoire. . .

Puis il y eut une rencontre, dans un train, moyen de transport qu'elle doit certainement affectionner à cause de son mouvement régulier, de son calme rassurant. Ce fut presqu

comme dans ce merveilleux film du belge André Delvaux, "Un soir un train". Un échange inoubliable. Je crois que nous avons parlé durant tout le trajet, toute la nuit, assises sur la banquette, telles deux vieilles amies qui ne se sont pas vues depuis vingt ans et qui en ont tant à se dire, à s'écouter, à dévorer les mots de l'autre, avec joie et respect.

Et ce fut Ferré, l'occasion ultime. J'avais fait l'éloge de son spectacle avec les maigres moyens de mes modestes talents. Annemarie me dit qu'elle avait apprécié cet article et, ajouta, comme si ce n'était qu'un événement banal, que Léo Ferré avait diné chez elle juste avant le spectacle. J'étais fascinée et je suis demeurée sous l'emprise de cet envoûtement depuis. Le tandem unique formé par l'illustre athée et par cette chrétienne convaincue vivant dans un milieu somme toute assez fermé [Rimouski n'est qu'un grand village, tout le monde le sait!] a longtemps été le sujet de mon envie en même temps que de mon admiration. J'étais obsédée et j'avais décidé, il y a déjà six ans maintenant, qu'il me faudrait m'exorciser.

La boucle se boucle. Le destin a suivi son cours. Quand j'eus appris, encore par hasard, qu'Annemarie était immobilisée à la suite d'un accident, je pensai qu'il fallait nécessairement que l'on connaisse mieux cette femme. Comme tous ceux qui l'ont aimée [je pense par exemple à Lisette Morin, Sandy Burgess, Monique Vézina-Parent, Roland et Claire Morin], j'étais stupéfiée, révoltée même. "Pourquoi elle? Elle qui avait tant à faire. Elle qui ne méritait pas cela. Nous ne comprenons pas" m'ont-ils dit, chacun leur tour.

La Revue d'Histoire du Bas St-Laurent me paraissait un médium approprié et accessible. C'est donc autour d'elle, à partir d'elle que ce numéro sur la femme a été construit. Elle en est l'origine et le centre. J'ai voulu que ses propos soient conservés, qu'ils deviennent éternels. J'ai voulu les emprisonner, les mettre en cage, rendre à Annemarie Dumais l'hommage qu'elle mérite. Ceci même si je savais qu'elle aimait trop la liberté. Car c'est ainsi que je m'explique sa réserve à parler d'elle, sa crainte de brimer la liberté des autres en devenant "sujet" d'intérêt.

J'espère, ou plutôt, je suis certaine que vous l'appréciez. Ceux et celles qui ont lu et qui lisent des "livres de femmes" [écrits par des femmes, sur des femmes et pour des femmes] comprendront le sentiment que je lui porte. C'est un cri d'amour qui dépasse nos différences d'âge, et la similitude de notre sexe.

Quand Annemarie ne sera plus là, ce ne sera plus jamais pareil.

Noëlla Jean Bouchard

**J.M.** Tu sais je te connais comme amie, je sais aussi que tu es une épouse, une mère, une grand-mère, je trouve ça bien intéressant puis je connais aussi en toi l'artiste, la journaliste, le directeur des Communications Sociales, puis la malade que tu es devenue. Tout ça c'est toi, c'est ta richesse, tu es mon amie et dans ce sens là je me sens très bien. Je me sens bien proche de toi et ça me fait plaisir d'être avec toi ce soir, puis sur le bord de ton lit j'aimerais que tu me parles de toi, puis qu'on aille loin, qu'on fasse la machine à remonter le temps pour les bouts que je n'ai pas connus et les autres choses que j'aimerais t'entendre répéter. C'est comme ça que je vois ma rencontre avec toi ce soir.

**M.D.** Je dois te dire avec un bien gros frisson, qui doit s'appeler le trac, je suis très gênée de parler de moi. Quand même, allons-y!

**J.M.** J'essaie de te voir petite fille, j'aimerais que tu me parles de ta mère, de ton père que tu m'as toujours dit remplis de sagesse et me dire ce qu'ils étaient pour toi et où c'était?

**M.D.** D'abord, c'était à St-Anaclet. Lorsque nous sortions de la maison de mes parents, située voisine du presbytère, je me trouvais face à la maison des parents de l'écrivain Roger Fournier. Les maisons des Fournier, des St-Laurent, des La-voie, des Banville, des Heppell, étaient construites à une couple de milles de chez nous, mais sur une côte, donc facilement visibles pour nous, ces belles maisons canadiennes, entourées chacune d'une grande ferme, m'apparaissaient comme des palais et leur ferme, un royaume. C'était toujours nouveau lorsque je regardais vers le sud et je les trouvais bien chanceux.

Revenons à la parenté. Je pense bien que je suis née dans un nid d'amour: mon père et ma mère s'aimaient beaucoup. Ils nous ont appris à aimer et à le manifester. Il n'y a jamais eu de gêne à nous embrasser. Un beau souvenir c'est celui, où lorsque mon père revenait de son travail (car il travaillait à l'extérieur), nous étions tous les huit, bien excités en le voyant arriver. Je le revois entrant, avec son sourire un peu moqueur, et **toujours**, son premier "bec" était pour ma mère. Ensuite c'était à chacun de nous d'avoir la première place ou d'être presque tous ensemble dans ses bras qui m'apparaissaient comme des bras de géant: les bras de la sécurité en même temps que ceux de la tendresse.

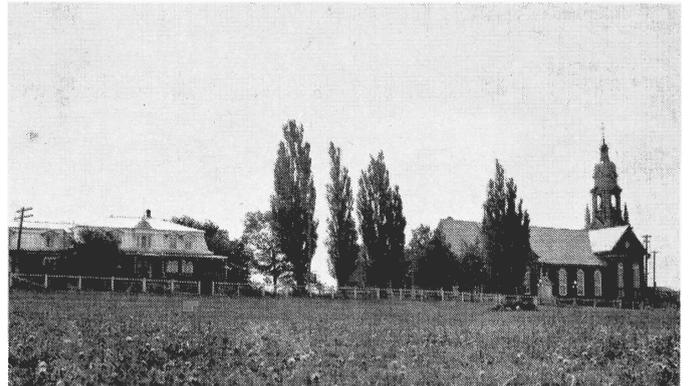
Mon père et ma mère étaient francs, droits, aimants, chrétiens. Ils avaient le grand souci de bien nous éduquer, chrétiennement et de nous donner le plus de culture possible. Nous avons tous je pense, hérité d'eux du virus de l'art. Ils étaient d'excellents artisans avec la recherche du beau, du travail bien fait. J'entends encore cette phrase de mon père: "si vous ne voulez pas le faire "comme il faut", laissez ça là". Ils possédaient le respect du matériau. Pour mon père, c'était le bois, auquel il donnait la douceur du satin. Il nous le faisait même "sentir". C'est un parfum que je n'oublierai jamais. Comme lui, mes frères ont fabriqué, avec soin, les meubles de leur maison, pendant leurs loisirs. Sa Bible était "les Béatitudes" et son Commandement "Aimez-vous les uns les autres comme vous-mêmes". On ne s'ennuyait jamais avec lui, il possédait le sens de l'humour, de l'histoire et de la taquinerie. Jamais il n'élevait la voix, son regard était suffisant, regard compréhensif et parfois complice. . . Ma mère, excellente chrétienne et très pratiquante, nous a transmis les bases de la religion catholique. Elle possédait un sens créatif extraordinaire. Je la vois encore dessiner, sur de la jute bien ajustée sur un métier fabriqué par mon père, dessiner dis-je, avec un crayon "viné", des paysages, des fleurs, toutes sortes de motifs qui devenaient par la suite des tapis qui ne finissaient plus de m'émerveiller. Il en était de même pour les vêtements "neufs" qu'elle faisait avec du "vieux". Je n'en finirais pas de citer des exploits de son talent en ce sens. Pas une fleur ne lui résistait, il fallait qu'elles s'épanouissent, tellement elle les aimait. Son sens de l'accueil était incomparable: pour le plus humble comme pour le plus prestigieux. Pour accueillir, il n'y avait ni race ni religion. Notre demeure a toujours été une vraie auberge. Mes parents furent décorés de la Croix St-Germain en même temps que monsieur et madame Fabien Rodrigue lors du centenaire de la paroisse de St-Anaclet.

Je suis née seule avec ma mère, tu parles d'un tour à lui jouer: pendant que mon père était allé chercher sa mère et le médecin. Par la suite, elle m'a dit que j'aurais sûrement à traverser seule, des moments difficiles dans ma vie et elle a eu souvent raison. Même si je dois dire que j'ai eu bien de la chance en rencontrant aussi des êtres extraordinaires dans les temps forts de ma vie. Petite fille, j'avais un amour passionné pour un petit mouton que m'avaient donné mes grands-parents. Les périodes passées chez-eux, sur leur ferme, avec

mes parrain et marraine, sont encore chaudes dans mon cœur. Il faut un grand-père et une grand-mère aux petits enfants, ne serait-ce que pour les souvenirs lorsqu'ils deviennent adultes, aussi pour la tendresse, de cette tendresse affectueuse et à laquelle les responsabilités ne mettent plus d'obstacles.

A bien y penser avec du recul, mon enfance fut comme le sommaire des chapitres de ma vie d'adulte. Où suis-je située? Un frère aîné, une soeur, quelques années, puis j'arrive, et mes cinq autres frères me suivent. C'est avec eux que j'ai joué, parce que la différence d'âge avec ma soeur était plus évidente à l'époque. Elle était pour moi le modèle, la perfection que je n'ai jamais pu atteindre. Avec mes frères, j'ai appris à ne pas avoir peur des hommes, à être amie avec eux aussi facilement qu'avec les femmes. Comme ils ont tous étudié au Séminaire de Rimouski, lorsque j'ai travaillé aux Communications Sociales, j'y ai retrouvé bien des amis. Autre chose: habitant voisine du presbytère, j'y suis allée souvent. Bien jeune, j'allais "servir" les tables lors des Confirmations et des "Quarante-Heures". . . Alors, je rencontrais des évêques que je ne trouvais pas gênants, y compris Mgr Courchesne, qui, avec Mgr Parent, venaient s'asseoir dans la cuisine du presbytère pour jaser avec nous. Encore une fois, lorsque j'aurai à travailler pour le diocèse, ces hommes ne m'effraient pas, ils étaient des "humains".

Tout comme pour les religieuses, j'ai commencé bien avant l'âge scolaire, à aller les visiter au Couvent du St-Rosaire.



**La résidence familiale des Dumais est à gauche sur la photo, juste à côté du presbytère [1950].**

Comme je le disais tout à l'heure, notre maison familiale étant située tout près de l'église, nous n'avions aucune raison de nous abstenir des pratiques religieuses et il fallait donner le bon exemple, sans compter le sens religieux que nos parents voulaient et devaient nous transmettre. Mais il y avait une pratique que je n'arrivais pas à faire sagement, même en y mettant la meilleure volonté, même pour faire plaisir à ma mère, c'était le Chemin de Croix. Un vicaire de l'époque me demanda pourquoi, je lui ai répondu: parce que ça finit mal, c'est-à-dire la mort, un trou noir. Bien plus tard, cela me servira, nous en parlerons. De même, pour avoir servi la messe de mon frère et de ses amis, (ce qui était un jeu pour nous), je n'admettais pas ne pas avoir le droit de faire les mêmes choses qu'eux. On avait besoin de moi seulement pour les décorations et pour servir. . . Surtout pas pour les homélies!

**J.M.** De ton adolescence, quels souvenirs en as-tu, d'abord en as-tu eu, une adolescence?

**M.D.** Je pense que non, j'ai grandi physiquement très vite et ce fut la même chose pour le reste. J'ai enseigné très jeune. Même si je n'avais pas de difficulté, je n'aimais pas diriger, ni commander, je pense que je me sentirais plus à l'aise avec le genre d'enseignement actuel. Non, mon adolescence n'a pas fait de marque spéciale dans ma vie, sauf un désir que je n'ai pu réaliser: devenir pilote d'avion. Il est certain que c'était presque inadmissible à l'époque pour une femme. Mais je sais bien maintenant que si j'avais eu assez de volonté, j'aurais franchi les obstacles.

**J.M.** Parle-moi de ta vie d'épouse et de mère, tu t'es mariée bien jeune?

**M.D.** Oui, mais non pas parce que c'était la mode et la seule chose à faire comme on se complait à le dire à regret maintenant. Je le voulais, tout comme désirais avoir des enfants



Annemarie et son frère Calixte, le 22 juillet 1947.

et j'en désirais plusieurs, au moins six garçons. Que je devais donc les aimer mes frères! Marius avait le même âge que moi, bel homme, intelligent, l'amour aidant, il n'en fallait pas plus pour que ça finisse par une basse messe..., par former un couple, puis une famille.

**J.M. De ce mariage, tu as vécu des maternités, dont deux bien différentes: celle de Jean-François et celle de Lyse. J'aimerais ça que tu me dises comment tu les as portés ces enfants-là?**

**M.D.** Depuis l'âge de 14 ans, après avoir lu "les Brigitte", je désirais un Jean-François. Si bien que peu de temps avant mon accouchement, ma mère m'écrivit: "si tu avais une fille nous l'aimerions c'est certain, mais je pense qu'on s'ennuierait de Jean-François." Les deux familles, Beaupré et Dumais, l'ont attendu avec nous: "c'était le premier".

Ma première réaction quand ce fils si désiré est né, fut tout à fait imprévisible. Ce ne fut pas du tout ce que l'on entend dire ou ce que l'on lit d'habitude sur la première joie après l'accouchement. Je fus envahie d'un très grand frisson en le voyant et je me suis dit: je lui ai donné la vie pour qu'il meure par la suite. Ce fut épouvantable pour quelques instants: j'étais fatiguée et je ne me sentais pas du tout une bonne mère. Ce sentiment, bien que veillant toujours en sourdine et n'osant pas le dire à personne, fut vite surpassé par celui de l'amour, de cet amour que je n'ai pas à décrire, tous les parents le connaissent.

**J.M. A ce moment-là, vivais-tu une angoisse face à la mort?**

**M.D.** Ah oui, j'étais très angoissée face à ce trou noir du Chemin de Croix.

**J.M. Puis, pour Lyse?**

**M.D.** J'ai attendu Lyse avec autant d'ardeur, avec le même désir aimant. Dans cette attente, j'ai vécu aussi l'impatience, à cause de la loi sur l'adoption. Lorsque l'on adopte un enfant, surtout il y a vingt-cinq ans, il fallait vraiment le désirer. Parce que chez-nous, cela s'est fait sans cachette, ce qui n'était pas la coutume. Il n'y a pas eu de mystère avec personne. Nos familles l'ont attendue, elle aussi. Cependant, tout le côté déplaisant d'enquête m'impatientait. "Et dire qu'il est si agréable et peu compliqué... de faire un bébé dans l'amour". Tout ça, pour te dire que Lyse fut attendue avec autant d'amour et que pour la recevoir, en plus de nous deux, il y avait un frère aimant et ravi. A partir de ce moment, nous formions une famille de quatre, dont les deux enfants étaient à nous autant l'un que l'autre. Il en est toujours ainsi, si bien, que je crois davantage à la loi de l'amour qu'à la loi du sang.

**J.M. Je te retrouve à vingt-cinq ans, mère de deux enfants, tu vis quoi?**

**M.D.** Une vie remplie d'amour, j'ai toujours été chanceuse. Les enfants ne furent jamais un fardeau. Bien sûr, ça apporte certaines contraintes que l'amour efface. J'ai ri avec eux, j'ai chanté avec eux, je les ai bercés et bercés. Avec eux, j'ai parlé, parlé à n'en plus finir. Je pense avoir à peu près tout vécu ce qu'ils vivaient. Leur père ne travaillant pas à des heures fixes à ce moment-là, je fus plus souvent seule avec eux et leurs amis qui étaient aussi les miens. Pour moi, éduquer des êtres, les former, leur montrer la route pour qu'ils aient avec équilibre leur place dans la société et qu'ils deviennent autonomes: les enfants deviennent toujours les adultes de la société, je n'apprends rien à personne! Il n'y avait donc pour moi à l'époque, pas de rôle plus grand et gratifiant que celui d'être épouse et mère. D'être là toujours présente en tout temps aux enfants, sans pour cela avoir des oeillères au monde extérieur. Je n'ai aucun regret de cette période de ma vie. J'en garde un bien précieux souvenir, malgré les accidents de parcours: ce que l'on appelle les épreuves qui ne sont épargnées à personne.

**J.M. Tu as suivi des cours de théologie au moment où cela ne menait qu'au sacerdoce, pourquoi as-tu suivi ces cours, par goût?**

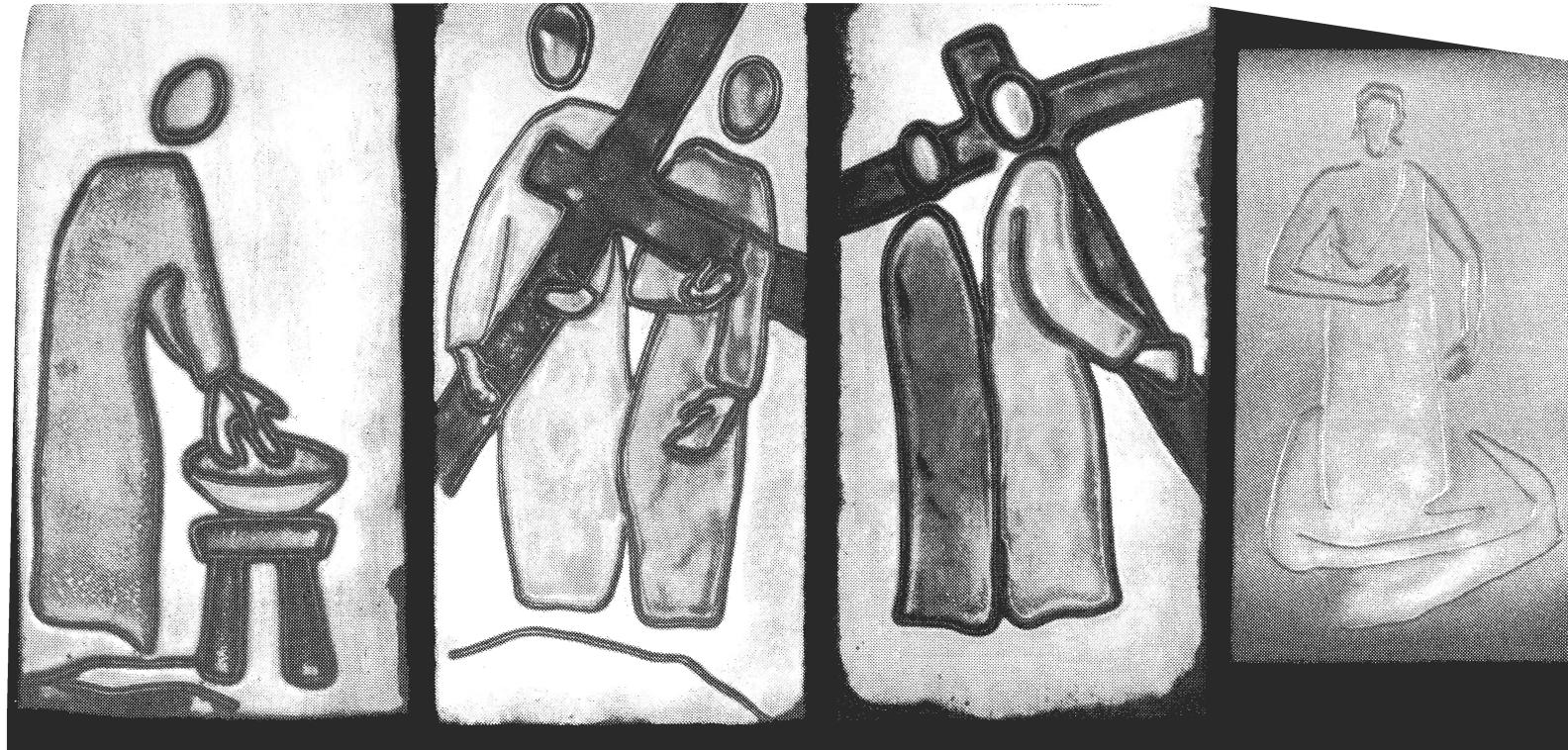
**M.D.** Non, pas au début, c'était tout simplement pour m'aider à répondre aux questions profondes de mes enfants, afin de mieux chercher et dialoguer sur le sujet avec eux. Je trouvais que personnellement, je n'étais pas allée assez loin dans "ces choses mystérieuses". Et les autorités du Grand Séminaire ont compris mon besoin, si bien que je me retrouve la seule femme avec des séminaristes en soutane, qui se demandaient, qu'est-ce que je pouvais bien faire là. J'ai aimé l'expérience et je crois en avoir retiré beaucoup. Par la suite, les conversations que j'ai eues avec mes enfants et leurs amis, furent bien intéressantes et animées.

Tu me fais revoir ce soir ces grands gars (amis de mes enfants) qui venaient me voir à la maison même si Jean-François était absent, puis venir à l'hôpital, à l'Archevêché ou au Grand Séminaire lorsque j'y travaillais. Ils ont toujours respecté et mon travail et mes croyances et mon échelle de valeurs, qui étaient parfois "un peu" différentes de leurs idées nouvelles... que je respectais aussi. Notre foyer était le leur. Je les aimais: barbus, cheveux longs, en jeans, parfois drogués. "Ils étaient beaux au-dedans".

**J.M. Tu as fait de l'émail sur cuivre. Comment y es-tu venue?**

**M.D.** Je t'ai dit que nous sommes tous nés dans ma famille, avec le virus de l'art. J'ai suivi des cours de peinture, de dessin, d'aquarelle, j'ai fait un peu de tout ça, mais (il y a toujours un mais), ça ne répondait pas vraiment. Les circonstances aident parfois. J'avais des amis qui s'étaient acheté un petit four à émail, pour faire des expériences, expériences qui me fascinaient et que j'ai continuées seule. Puis je suis allée à North Hatley apprendre avec Beaudin à maîtriser le métal, le cuivre, argent. Après j'ai commencé à vendre des pièces que je montrais timidement. C'est Mme Beaudin, la mère de Colombe, qui a acheté la première. Elle ne saura jamais l'émoi que cela m'a procuré. L'émail répondait vraiment à ce que je cherchais en art: transmettre la lumière, d'où m'est venu l'idée des sujets religieux auxquels je pouvais donner des effets pleins de luminosité et de transparence. Dans plusieurs demeures, une résurrection, une station de Chemin de Croix, une Madone remplace un symbole ensanglanté. Il va sans dire que j'ai fait aussi beaucoup d'autres objets décoratifs ou utilitaires, de même que de nombreux bijoux.

Le jour où j'ai reçu la demande de faire une lampe du sanctuaire et tous les accessoires possibles pour une église de Baie Comeau (la suggestion de cette demande venait d'Armand St-Pierre), fut le départ d'un choix, c'est-à-dire, la majeure partie de mon oeuvre se situe dans "l'art religieux". Parce que, sauf les icônes, nos images religieuses étaient bien tristes. Elles nous apportaient peu la joie de vivre et l'espoir que le Christ est venu nous transmettre: les "Béatitudes" étaient tristement ou plutôt contradictoirement imagées. Par la suite, pour la même église, on me commanda un Chemin de Croix. Moi, qui jadis, ne voulais pas faire le tour de l'église... Là, je l'ai fait "jour et nuit" pour réussir à exécuter une réalisation qui donnerait de l'espérance. J'ai médité sur chacune des stations. Chaque croix fut illustrée dans la lumière, lumière que l'on peut obtenir merveilleusement avec ce médium qu'est l'émail quand on a appris à le contrôler. Je te disais que j'ai médité, si bien, qu'à un moment donné je ne pouvais plus sentir "les saintes femmes" qui étaient devenues pour moi "des bonnes femmes qui suivaient le Christ". C'est cette station que j'ai toujours eu le



“Lavement  
des mains”

“Simon aide Jésus  
à porter sa croix”

“La Rencontre  
Mère et Fils”

“La Résurrection”

#### POUR UNE EGLISE DE BAIE-COMEAU LE “CHEMIN DE CROIX” EN EMAIL D’UNE ARTISANE DE RIMOUSKI

Une jeune femme émailleur de notre ville, qui pratique son art depuis quelque cinq ans, est l’auteur d’un admirable chemin de Croix qui enrichira, dès la présente Semaine Sainte, le nouveau temple du Saint-Nom-de-Marie, dans la ville de Baie-Comeau.

Anne-Marie [MIMI] Dumais se destine visiblement à l’art religieux. Si le chemin de Croix qui lui fut commandé, en septembre 1963, est sa première oeuvre d’importance, elle n’en était pas à son premier ouvrage. Déjà le grand Séminaire de Rimouski possède une paire de bougeoirs émaillés, d’une grande sobriété de lignes, et l’église du Saint-Nom-de-Marie lui doit sa lampe du sanctuaire et les chandeliers du maître-autel.

#### LA PASSION ET LA RESURRECTION DU CHRIST... EN QUINZE TABLEAUX

Car il s’agit vraiment, à propos de ce chemin de Croix, d’une représentation symbolique, mais lumineuse du grand mystère de la Religion. Sur des esquisses de Basque, Mimi Dumais a longuement et patiemment travaillé. Réalisées en émaux cloisonnés, les traditionnelles stations du chemin de Croix s’inspirent évidemment de la passion et sont, liturgiquement fort respectueuses des récits évangéliques. Mais ces émaux resplendissants s’écartent résolument des poncifs d’usage et “la présentation” qu’ils nous offrent de la montée au Calvaire, du Crucifiement et de la sortie glorieuse du Tombeau -car il existe une quinzième “station” marquée “Alleluia”- est empreinte d’un véritable désir de renouvellement.

A partir de plaques de cuivre dont les dimensions sont insolites, l’artisane a conçu son travail en fonction du relief de la matière. Ses émaux ont environ 11x14, présentent une surface légèrement bombée -ce qui permet d’accrocher la lumière- et donnent des attitudes du Christ et des autres personnages des “interprétations” éminemment symboliques. On chercherait en vain, de l’une à l’autre station, les accablants attributs de la passion qui font traditionnellement du chemin de Croix un spectacle de tristesse et quelquefois même d’accablante douleur. Les paroissiens de Saint-Nom-de-Marie, à Baie-Comeau, suivront sur un seul mur le Christ portant sa Croix, certes! mais surtout le Christ montant au Calvaire pour le salut du monde, toujours auréolé de la douce lueur du cuivre. Les couleurs de ces émaux sont admirables de “suggestion” et surtout, de soumission liturgique. Quant au triomphant tableau de la Résurrection, je pense qu’il est l’émail le plus réussi, à la fois par la transparence et la qualité de la lumière qui s’en dégage et par la force de persuasion de ce corps glorieux du Christ s’échappant du tombeau.

#### APRES LA RIVE NORD, POURQUOI PAS LA RIVE SUD ET RIMOUSKI?

Exposé dans une salle du Grand Séminaire, dans la journée du dimanche 22 mars, ce chemin de Croix de Mme Dumais a été admiré par un grand nombre de visiteurs. Visiteurs qui ne pouvaient s’empêcher de regretter que cette belle oeuvre s’en aille si loin de Rimouski.

Il est heureux, toutefois, que Mimi Dumais se soit définitivement engagée dans la voie de l’art religieux. Et que des circonstances favorables -la construction prochaine d’une église de style contemporain dans sa paroisse même- lui permettront peut-être de réaliser un second chemin de croix cette année... Et pour sa ville, cette fois!

En attendant, il faut chaleureusement la féliciter et féliciter du même coup les paroissiens de Saint-Nom-de-Marie, désormais possesseurs de cette très belle série d’émaux.

L.M.

plus de difficultés à exécuter, et elle a hérité du titre bien adouci de "Pleurez vos péchés". Peut-être que je fus injuste envers elles, mais je n'en suis pas encore certaine. Pourtant, Simon a eu bien gros mon affection, ainsi que Véronique.

**J.M. Quelle station as-tu préférée?**

**M.D.** Après la "Résurrection" bien sûr, ce fut "Mère et Fils". Cette rencontre existe je pense, dans toutes les vies et existera toujours avec la même importance au moment où elle se produira. D'ailleurs, je crois au fond, que le Chemin de Croix, c'est un peu l'histoire de la vie de chaque personne avec plus ou moins d'intensité, selon les différents tempéraments. Chacun de nous vivons les temps forts de la vie du Christ: Amour - trahison - souffrance - fidélité - mort. Il reste le mystère de la Résurrection, cette victoire de la vie, c'est difficile à comprendre.

**J.M. Tu as ajouté une Résurrection au Chemin de Croix, ce qui n'existait pas encore, je pense?**

**M.D.** Comme si tout avait été tramé, le vicaire de St-Anaclet, à qui j'avais dit, lorsque j'étais petite fille, pourquoi je ne voulais pas faire le tour de l'église, le dimanche après-midi, ce vicaire était devenu l'évêque de Hauterive, et c'est à Saint Nom de Marie de Baie-Comeau que devait aller cette oeuvre. Pas besoin de te dire que d'abord ce fut pour moi la première condition du contrat, et que je n'ai pas eu de difficulté à obtenir la permission de Mgr Couturier. Avec la collaboration de Basque surtout pour les esquisses, j'ai exécuté ce Chemin de Croix, qui s'est terminé par une grande Résurrection. Cette station se nomma: "Alléluia". A l'époque, cela avait fait les manchettes des journaux: c'était une innovation. Je ne m'attendais pas à tant de publicité, pour moi c'était tellement évident, il fallait une Résurrection pour donner le vrai sens à l'Événement. Je dois te dire que j'ai "cuit" ces immenses pièces dans un four fabriqué par mon mari, parce qu'il n'en existait pas d'aussi grand sur le marché, du moins à l'époque. C'est aussi lui qui a déposé au four la lampe du sanctuaire, à chacune de ses cuissons: c'était trop lourd, je ne pouvais le faire moi-même. Par la suite, j'ai fait de grandes murales pour le Grand Séminaire, également un autre petit Chemin de Croix, que j'appelle un bijou. J'ai donné des cours d'émail durant quelques belles années. Tout en continuant d'exercer cet art dans mon atelier jusqu'à ce que les acides, les oxydes, et la grande chaleur, nuisent à ma santé. C'est encore avec un gros pincement au coeur que je pense à tout cela. D'autant plus que j'ai la tête pleine d'idées nouvelles en ce sens, et que je souhaiterais bien exécuter un jour.

**J.M. Après, qu'est-ce qu'il t'arrive?**

**M.D.** Lorsque j'ai fait de l'émail, j'ai rencontré beaucoup de gens, beaucoup de prêtres il va sans dire, entre autre André Paris, que j'avais connu au Grand Séminaire. Après son ordination, Mgr lui demanda pour faire fonctionner officiellement l'Office des Communications Sociales. Bénévolement, je faisais partie de comités qu'il avait formés. Puis, plus le temps avançait, plus j'y mettais et du temps et de l'intérêt et de moi-même. Si bien qu'un jour, je fus nommée Secrétaire Générale de l'Office. Nous faisons de tout et avec des moyens de fortune. Il y avait cependant des comités pour nous inspirer et nous critiquer. C'était bien agréable et aussi un défi à relever.

**J.M. Comment a-t-on vu l'arrivée d'une femme dans ce domaine, en plus votre bureau était à l'Evêché, c'était assez audacieux il me semble? Comment te sentais-tu dans tout ça? As-tu vécu de la contestation?**

**M.D.** Quoiqu'un peu timide au départ, je me sentais bien. Vois-tu, Mgr Louis Lévesque, nous laissait prendre nos responsabilités. Il avait sûrement l'oeil vigilant mais très discret. Lorsqu'il y avait des choses que je ne pouvais écrire ou dire parce que ça ne correspondait pas à mes convictions, je gardais tout simplement le silence. Je me suis même permis certaines petites audaces. André était "un patron" admirable. Je l'imagine, s'il lit ces lignes: il n'aimait pas que je le nomme ainsi. Pour répondre plus précisément à ta question, il m'a fallu à certains moments "faire" ma place. A l'Evêché, j'étais entourée de bons amis. Mais, j'entends encore cette phrase presque clef, que certains prêtres employaient en me voyant: "Mme Dumais? Ah! c'est vous, la petite Beaupré de St-Anaclet". C'était comme si les méfiances disparaissaient. J'ai bien aimé les recevoir dans mon bureau, ces curés de paroisses, jadis professeurs au Séminaire ou parfois vicaire ou curé à St-Anaclet. J'ai reçu beaucoup d'encouragement de la part des laïques.



**Annemarie s'entretient avec Mgr Louis Lévesque [1972].**

**J.M. C'est là que je te retrouve journaliste!**

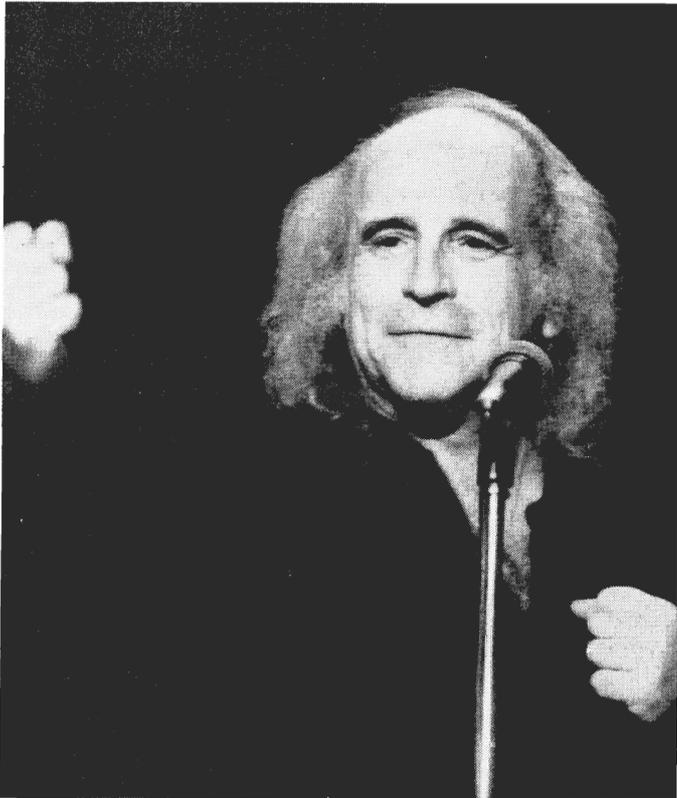
**M.D.** Je pense que le terme n'est pas tout à fait exact. Notre travail était plus vaste, nous étions aussi relationnistes, "un peu". Il est certain que nous donnions l'information, les nouvelles sur la vie de l'Eglise diocésaine et universelle. Nous les transmettions par la radio, la télévision et la presse écrite. Nous avons aussi fondé un journal: "En 4 pages", il existe encore d'ailleurs. Nous faisons aussi des émissions religieuses à la radio et à la télévision. Pendant une assez longue période, moi, une femme, je faisais les commentaires de la messe à la radio, commentaires que je rédigeais moi-même. (Je les possède encore). Cette messe nous parvenait directement de la Cathédrale le dimanche matin ainsi qu'à Noël et à Pâques et aux principales fêtes religieuses.

**J.M. Vous étiez présents dans tous les média d'information, mais à un moment donné je vous entends dans le cadre "d'émissions religieuses" faire des entrevues avec des hommes célèbres, des artistes, [comme Ferré, entre autres], des écrivains, des poètes, des théologiens, des philosophes; je te vois, toi, faire des entrevues avec ces gens-là, "qui", t'a impressionné le plus parmi eux?**

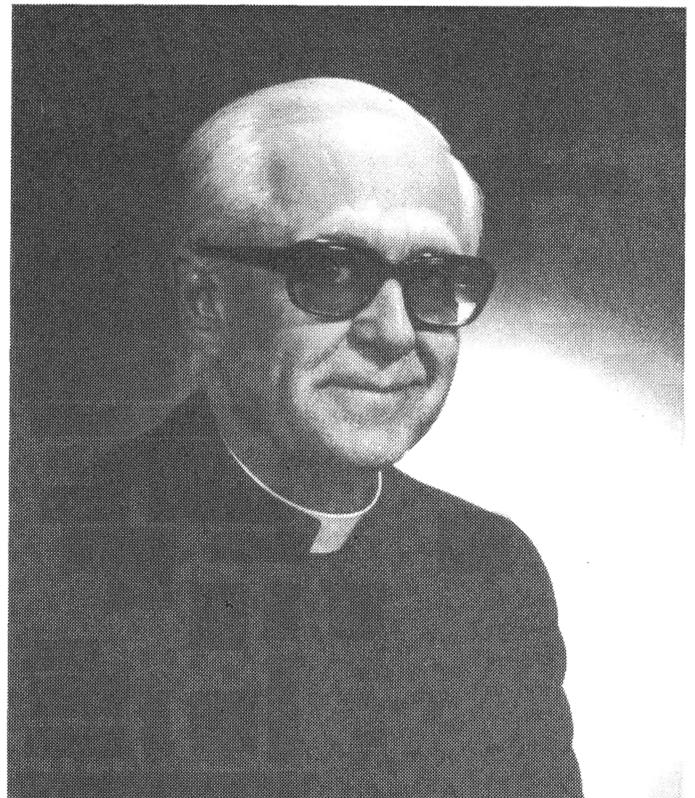
**M.D.** C'est vrai, dans le cadre "d'émissions religieuses" j'ai rencontré tous ces personnages et aussi des gens humbles de qui je conserve de bien précieux souvenirs. Je vais t'en nommer quelques-uns: le premier fut Gilbert Bécaud, puis il y a eu Ferrat, Gilles Dreu, Gilles Pelletier, Ferré, Mgr Coderre, le professeur Sicotte, Julien Harvey, Albert St-Laurent de Causapsal, une vieille dame, Mme Harrison, une autre, Mme Leclerc, des mères: Yolande Racine, Claire Morin, des enfants etc. etc. Je n'arriverais pas à tous les nommer tellement il y en a eu. Pourquoi tous ces gens-là dans des émissions religieuses? Parce que pour moi, la religion c'est une façon de vivre sa vie, et la vie ce sont des humains qui la vivent, quels qu'ils soient: juifs, blancs, noirs, protestants, vieux, jeunes, pauvres, riches, tous pour moi sont égaux au départ. Chacun avait sa philosophie, sa façon d'être. Nous sommes tous égaux devant Dieu et tous ces gens-là me l'ont appris, et ils l'ont appris au public, je l'espère, en se révélant tels qu'ils étaient, avec leurs valeurs. Lorsque deux personnes se parlent, seules entre quatre yeux comme on dit, sans auditoire, on ne joue pas, on ne ment pas et ça se sent. Je faisais mes entrevues toujours seule avec la personne invitée, tout comme nous faisons ce soir d'ailleurs.

Il va sans dire, que parmi les grands noms mentionnés plus haut, Ferré m'a bien impressionnée. Depuis des années je le suivais en chansons, et "en écriture". Lors de l'entrevue, il m'est apparu comme un homme sortant des cavernes. Il a fallu peu de temps pour que le masque de la vedette tombe, et pour moi, ce fut le trac qui a disparu. Il s'est établi entre nous un climat de détente et de franchise: il ne jouait plus. Comme les autres, il avait un coeur. Nous avons parlé de tout: de la vie, de l'amour, de la fidélité, de l'amitié, de l'hypocrisie, de la poésie, de la femme, de la mère, enfin de tous les hommes, de leurs ambitions comme de leur philosophie, qu'il n'approuvait pas toujours. . .

Dans ma vie à moi, les artistes, les poètes ont une bien grande place. Sans eux, le monde ne tiendrait pas. Ils appor-



Léo Ferré



Mgr Coderre

tent l'inutile essentiel. Ils nous rapprochent de l'intouchable, de la perfection. Je parle pour "les vrais". Ils sont, à cause de leur sensibilité, des espèces de prophètes. "Les gens de chez-nous se sont trouvé un coeur dans la voix de nos chansonniers". (Jean Lapointe).

Il est certain que lorsque j'interrogeais un théologien, il y avait des questions plus précises et plus informantes sur la religion catholique. En te parlant, une chose me revient, il me semble que la venue de Ferré dans ces émissions t'a un peu surprise? Ce qui me revient, tout d'un coup, c'est que la définition de la "mère" pour Ferré, fut sensiblement la même que celle que m'a donnée Mgr Coderre, lui, qui fut le premier à parler de la femme au Concile Vatican II.

Par la suite, lors d'un récital à Rimouski, Ferré est venu souper chez-nous avec son équipe. Il ne finissait plus de dire: "ici, je me sens bien, bien, il y a la paix, la paix et c'est ça la vie". J'en choquerai peut-être, je ne veux pas les comparer, mais qu'est-ce que le Christ est venu apporter aux hommes de bonne volonté? sinon la paix et l'amour. Vois-tu, ces artistes là aussi cherchent la paix et chantent l'amour, alors? . . . Cette émission hebdomadaire dont nous parlons avait pour titre "La Cinquième Saison". Par ces rencontres, il me semblait que c'était un peu ça "La communion des saints", dans son sens le plus pur: communication de l'intérieur des êtres entre eux et qui rejoint l'Esprit, l'Amour.

**J.M. A ce moment-là tu vis beaucoup de choses, il y a plein de gens autour de toi, qu'est-ce que tu deviens?**

**M.D.** Je reste toujours la même personne, tout en devenant marguillier dans ma paroisse (la première femme avec Mme Lamontagne à occuper ce poste), membre du Conseil d'Administration du CEGEP de Rimouski et du Comité de la Vie étudiante, membre du Conseil d'Administration de l'Office National des Communications Sociales, membre du Comité Consultatif pour les émissions religieuses à Radio-Canada. Je vais avec un groupe de femmes, rencontrer les évêques du Canada, à la Conférence Catholique Canadienne (CCC) à Ottawa. Tout est bien enrichissant et stimulant. **Chaque contact humain est pour moi un privilège**, tout comme les rencontres au Club de Presse m'ont enrichie.

Puis André Daris est nommé par les évêques comme recherchiste-documentaliste pour la messe télévisée à Radio-Canada. Et moi, je deviens le directeur de l'Office des Communications Sociales du diocèse de Rimouski. C'était la première fois qu'une femme, laïque par surcroît, accédait à ce poste. Cela démontre que dans notre région éloignée, on ne tirait pas de l'aile. Tout en gardant une certaine réserve, que je trouve nécessaire, nos Evêques n'ont pas craint d'avancer,

même d'ouvrir la marche permise par le Concile. Honnêtement, je dois ajouter, que je souhaiterais que ça avance un peu plus vite, qu'on revienne aux sources pures de l'Evangile. Y parviendra-t-on? J'espère en Jean-Paul II. Mgr Lévesque fut le premier des évêques à permettre la communion dans la main, dans son diocèse. Pour revenir à l'OCS, j'entends encore Mgr Ouellet à la télévision, annoncer le départ d'André Daris, expliquer le travail qu'il fera là-bas, tout en nous disant qu'il fallait que le diocèse fournisse des hommes **capables, solides**, pour une population plus étendue: celle du village global rejointe par les média, etc. En terminant il ajoute: Nous avons nommé pour le remplacer, Mme Annemarie Dumais, une "petite Beupré de St-Anaclet". J'ai reçu, je pense, la même confiance qu'avait reçue André. Faut dire que nous avons un bon Conseil d'Administration et une fameuse de bonne équipe de bénévoles pour nous aider. "L'objectif premier de mon travail a toujours été de faire connaître le message d'amour du Christ".



**PROMOTION — Mme Annemarie Dumais, secrétaire générale de l'Office des communications sociales du diocèse de Rimouski, vient d'être promue au Bureau de direction de ce même organisme, mais cette fois au niveau national. L'office des communications sociales de l'Episcopat canadien, auquel participe chaque diocèse, s'intéresse à tout ce qui touche la pastorale des moyens pour atteindre le grand public, radio, télévision, cinéma, journaux, revues. . .**

**J.M. A ce moment-là, tu écoutes beaucoup de musique, tu lis, tu es aussi entourée de beaucoup de gens, de jeunes. Tu as une vie remplie, puis l'on sent qu'il y a des thèmes qui reviennent toujours, tout au long que tu parles, quelles sont pour toi, tes principales valeurs?**

**M.D.** Ce n'est pas compliqué, la première c'est l'amour. L'amour dans le sens plein du mot et sous toutes ses formes. Tout est tellement spécialisé, sectionné dans ce monde actuel, qu'on ne s'y retrouve presque plus, il n'y a que l'amour et l'amitié qui peuvent humaniser et permettre aux êtres de retrouver la liberté. S'il n'y avait pas eu d'amour dans ma vie, il y a longtemps que je serais disparue de la planète. Et ce qu'il y a de merveilleux dans l'amour, c'est que, plus tu en donnes, plus tu en dépenses, plus il croît, je me demande si ce n'est pas la seule chose au monde qui existe ainsi. La fidélité, a aussi une grande place, une fidélité en ce que l'on croit et vit, pour moi ça vaut bien des paroles et des croisades. Remarque, il en faut des gens pour les croisades, pour parler fort, mais moi ce n'est pas mon style, je fonctionne autrement. Je ne peux jouer la comédie pour "Paraître être". Il ne faut surtout pas oublier l'amitié, l'honnêteté, l'équilibre dans mon échelle de valeurs. **La confiance** en "l'autre" est une valeur même si ça comporte des risques...

**J.M. Ca semble prendre une grande place dans ta vie: l'amour, la fidélité, l'amitié?**

**M.D.** L'amitié est étroitement liée aux autres valeurs. Ca se construit l'amitié, c'est difficile et si doux à la fois. . . Avoir de vrais amis, peut-on vivre sans cela? non. J'ai été bien chanceuse et le suis encore, j'ai eu et j'ai de vrais bons amis. Il y en a que je peux être un an sans voir à cause des distances entre autres choses, mais quand je les vois c'est toujours hier la dernière fois et demain la prochaine. Pour moi l'amitié n'a pas d'âge, j'ai eu entre autres un vieillard comme ami, il n'avait pas d'âge. Quand il est parti, il a apporté un morceau de moi. J'en ai eu aussi de mon âge, puis des jeunes dont le départ et la présence sont encore vivants en moi. L'âge, c'est donc pas important! Ce sont les êtres qui ont de l'importance. C'est exigeant l'amitié, je te disais que ça se construit et ça me rappelle une phrase de St-Exupéry lorsqu'il faisait l'éloge funèbre de son ami Mermoz: "on ne se crée pas de vieilles amitiés". Il ne pouvait pas dire plus vrai. L'amitié c'est difficile, parce que ça comprend avec la fidélité, le respect total de l'autre. Bien sûr que la fidélité, l'équilibre, l'honnêteté sont aussi de grandes valeurs pour moi. A certains moments la "paresse" devient aussi une valeur, il faut savoir en profiter: prendre du temps uniquement pour soi, pour ce que l'on aime, pour ne rien rien faire. On court trop vite, ça donne quoi? Prend-on le temps d'aimer gratuitement. "Le sens des responsabilités" est primordial dans la vie. Avant de poser un acte: s'assurer autant que possible que l'on sera capable d'en assumer les conséquences.

**J.M. C'est quoi les choses que tu méprises le plus?**

**M.D.** La ruse, le mensonge, la sournoiserie, le fainéantisme et le manque de jugement.

**J.M. Quand tu rencontres la ruse, l'hypocrisie, tu te sens comment?**

**M.D.** Je suis très vulnérable, ayant toujours cru que l'amitié était gratuite et comme pourrait dire Jean Lapointe: "ça fait mal ça fait mal quand on se pense aimée en dedans comme en dehors. Ça fait mal ça fait mal quand c'est beau au dehors et intrigant au dedans". J'ai un défaut: je peux difficilement détester quelqu'un que j'ai aimé, même si paraît-il, ça défoule et fait du bien. Mais je n'ai pas envie d'apprendre. . .

Un peu tard peut-être, j'ai appris qu'il existe des insecticides et qu'on n'a pas le droit de se laisser piquer quand on est allergique. Je ne devrais peut-être pas dire ces choses et puis. . . pourquoi pas? Ne serait-ce que pour démontrer une forme de respect de la vie que l'on crie si haut. Je pense qu'il est de notre devoir d'apprendre jeunes à nous immuniser. J'ai quand même toujours été chanceuse dans mes moments pénibles. J'ai toujours eu de vrais amis avec moi. Tu sais, les vrais: les Simon, les Véronique du Chemin de Croix. Peut-être bien que les épreuves nous aident davantage à les reconnaître ceux-là. Je te disais que je suis vulnérable, c'est vrai, mais la loi de la compensation existe: un petit rien me fait plaisir quand c'est par amitié, et gratuitement.

**J.M. Je veux en venir à une question bien délicate. Ta santé ne t'a pas permis d'aller au bout de ce que tu aurais souhaité. Peux-tu me parler de la maladie?**

**M.D.** Il m'est difficile d'en parler parce que mon corps a mis trop souvent des obstacles à mes désirs. J'ai toujours essayé

de ne pas faire pitié, en ce sens, c'est peut-être de la fierté, peu importe, ça m'aide. Je dois cependant te dire que chaque période "horizontale" que j'ai vécue, m'a apporté quelque chose: un **plafond blanc, ça parle beaucoup parfois, ça aide** à se faire une philosophie de vie, assez spéciale pour supporter des choses et pour en vivre d'autres. Ce qui fait que, si tu t'en sors amoindrie physiquement, intérieurement tu es enrichie de quelque chose de spécial et qui va loin dans le profond de l'être. "Et puis je me rends compte que je sais bien peu de choses, "mais cela je le sais".

**J.M. Puis la souffrance?**

**M.D.** Je t'assure que je ne possède pas les qualités ni d'une sainte ni d'une martyre. A la souffrance en soi, je ne suis pas parvenue à y trouver aucun sens, aucun. On me dit de belles paroles comme entre autres: "la souffrance est pour achever ce qui manque à la Passion du Christ". . . Le Christ est allé au bout de sa Passion: "Il en est mort". Je dois avoir encore beaucoup de chemin à parcourir pour me faire admettre l'utilité de la souffrance, surtout: elle est inaliénable, on ne peut pas la passer à d'autres, ni prendre celle des autres pour un repos. Bien sûr, je l'accepte, n'ayant pas le choix et j'essaie de faire en sorte que les autres n'en "souffrent" pas trop. Et puis. . . si ça sert à quelque chose: bien, tant mieux et changeux sont ceux qui y croient. Pour l'instant, je crois davantage à la beauté, à la joie: Dieu n'a pas mis ça à notre disposition pour rien. C'est peut-être de là que vient mon grand intérêt pour le Musée régional où je fus membre de l'Exécutif.

**J.M. Si on va un petit peu plus loin, la mort, tu l'a frôlée de près, tu as vécu la mort d'êtres chers. Ton angoisse face à la mort existe-t-elle toujours?**

**M.D.** Elle existe encore mais pas de la même façon. Quand je te parlais de la résurrection que je tenais tellement à exécuter, c'était peut-être pour m'aider inconsciemment, à acquiescer une lueur d'espoir face à la mort. Oui, je suis venue près de la mort: tu sais, les tunnels. . . à peu près tout ce que j'ai lu sur le sujet, je l'ai vécu à différents degrés. Mais ça ne m'empêche pas d'y penser avec angoisse. La petite lumière au bout du tunnel dont on parle, je pense que, pour moi ce sont mes amis, mes parents qui sont morts et qui m'aident. Ils sont comme un phare, une sécurité et une continuité de vie parce qu'ils sont encore bien près de moi. Bien sûr, il y a la foi, l'espérance, mais tout ça est tellement mystérieux. Il faut vraiment croire sans voir et ce n'est pas facile. Il y a aussi la prière, mais c'est quoi, c'est quoi prier vraiment? Que de mystères dans cette vie! Heureusement que le Christ nous a appris à aimer... et je médite!

**J.M. Malgré tout ça, trouves-tu que ça vaut le coup de vivre?**

**M.D.** Oh oui et tant que j'aurai des désirs, que je ferai des rêves, que j'aurai des amis, je sais que je vivrai. La vie c'est ce que nous avons de plus précieux et personne n'a le droit de t'empêcher de la vivre à ta façon. Chaque jour doit quand même se conquérir. Jamais rien n'est acquis pour toujours. Tout est un recommencement si l'on veut une continuité, c'est comme pour la tradition, il faut toujours créer si l'on veut qu'elle continue. Une civilisation a besoin de ses sources dans le passé pour aller vers l'avenir, aussi de la continuité pour l'héritage du futur qui continuera à son tour; ainsi va la vie. La vie est gratuite, d'ailleurs tout est gratuit: un sourire, un signe de la main, une visite, etc., il s'agit d'apprécier, de s'arrêter, de "voir". Puis un jour, je marcherai peu importe comment! Peut-être que ce sera bientôt: **je suis si chaleureusement entourée!** "J'irai peut-être plus loin..."

Je me sens bien fatiguée et pour finir sur un air très vivant, j'aimerais te dire que dans mon jardin d'un "demi-siècle", pousse une belle petite fleur "vivace" qui s'appelle Zoé. Elle a fait de moi une grand-mère heureuse qui a compris sa mère, sa grand-mère et sans doute toutes les autres grand-mères. Zoé, "c'est une petite fille d'amour" comme elle le dit si bien. — Présentement nos enfants, dont l'un est devenu physicien et l'autre orthopédoclogue, habitent chacun dans leur foyer. Marius et moi vivons donc une vie "à deux" bien agréable: paix, sérénité, tendresse qu'apportent les années de vie commune. Et la porte de notre demeure est toujours ouverte: l'accueil étant pour moi un héritage reçu et que je dois transmettre sans que ce soit un devoir, puisqu'une visite est toujours un cadeau!

JACQUELINE MICHAUD

Novembre 1978